

Le nouveau roman (terriblement prophétique) de Houellebecq
Dans la France soumise à l'islam
L'histoire d'un professeur qui se convertit, symbole du déclin de l'Europe nihiliste

Antonio Scurati

Demandez-vous si, arrivé à la quarantaine, vous réussissez à trouver une seule et même raison exclusive de vivre ou de mourir, enfants compris. Si vous ne connaissez pas la réponse, et si vous n'avez pas d'enfants, vous êtes dans un roman de Michel Houellebecq.

Au fil de sa carrière d'écrivain, Houellebecq a façonné dans le temps un unique personnage : l'Européen nihiliste et décadent de la fin du siècle et du début du millénaire. Un livre après l'autre, le dernier homme houellebecquien – ou peut-être serait-il plus exact de dire le dernier « mâle » –, qu'il s'appelle Michel, Bruno ou Daniel, a passé en revue, et par les armes, toutes les idées phares de la culture européenne à son crépuscule. L'amour romantique, le progrès technologique, le monde pensé comme un énorme village vacances, l'émancipation féminine, la société multiethnique, la métaphysique du sexe comme source de révélation eschatologique, toutes ces idées ont été pensées par le grand écrivain français jusque dans leurs conséquences extrêmes et toutes ont été dénoncées comme des illusions terminales. Aujourd'hui, parvenu au bout de son crépuscule, l'homme de Houellebecq fait ce que tout nihiliste décadent est destiné à faire : il se convertit. *Soumission* – son dernier livre prophétique – est, en effet, un roman sur la conversion. Toutefois, le renversement de perspective radical dont il parle ne concerne pas la soumission islamique de la femme à l'homme et de l'homme à Dieu, mais la soumission de l'Europe nihiliste à l'islam, cet islam qui a toujours été, dans toute l'œuvre de Houellebecq, l'antithèse et l'antagoniste de son héros.

L'histoire est désormais archi-connue. Après la victoire du parti musulman aux élections démocratiques de 2022, ce qui reste de la France des lumières et libertaire glisse docilement vers l'islamisation. Après un premier rejet paresseux et opportuniste de l'université islamisée, le narrateur, un professeur d'université quarantenaire spécialiste de Huysmans, suit le destin de son écrivain de prédilection et se convertit, toujours par calcul opportuniste, à l'islam au lieu du catholicisme. Emmanuel Carrère a tort, néanmoins, de confondre narrateur et auteur (peut-être les confond-il car lui-même est trop habitué à le faire dans ses livres). *Soumission* est un roman sur la conversion, pas un roman de la conversion. En l'écrivant, le romancier Michel Houellebecq ne fait pas acte de soumission, il ne renie pas son propre nihilisme. Au contraire : il le revendique jusqu'au dernier souffle, même maintenant qu'il s'est aventuré au-delà des lignes ennemies.

Soumission, en réalité, est une satire. Le comique s'apaise mais ne disparaît pas, le tragique se montre mais ne triomphe pas. Houellebecq ne renonce pas au ridicule dans sa description des faits et des personnes, il n'abandonne pas la dénonciation corrosive, la recherche du paradoxal et de la distanciation surréaliste qui ouvre des pistes de réflexion morale, il ne délaisse pas l'ironie et le sarcasme qui sapent toute autorité supérieure, il ne cesse d'osciller entre sacré et profane. En un mot, Houellebecq reste fidèle à lui-même, à nous. Et nous – qu'on ne nous raconte pas d'histoires – nous, Européens de ce nouveau millénaire, nous sommes l'esprit du nihilisme.

Le nihilisme, ici, ne signifie pas la dépréciation puérile de toutes les valeurs, cela signifie d'accepter le risque et la difficulté de donner un sens au chaos du monde après la mort des certitudes anciennes et des vieilles croyances. Défendre nos valeurs – phrase récurrente en ces jours tragiques – ne veut pas dire revenir au christianisme pré-moderne, dont la disparition aurait signé le début de l'agonie de l'Europe, selon Michel Onfray. Ce sont des inepties. Comme nous l'a expliqué Nietzsche, cité par Houellebecq, l'idée lumineuse de la divinité du Christ, c'est-à-dire de l'humanité de Dieu, est à l'origine de l'humanisme européen qui se prolonge dans notre nihilisme. Dès lors, défendre nos valeurs signifie défendre notre droit à la mélancolie dans un monde déserté par Dieu, notre droit à la joie orgiaque du

sexe, défendre les mini-jupes des jeunes Bohémiennes qui en 1968, attiraient vers la vie les tankistes soviétiques envoyés par Staline, le droit de nos femmes à effacer la différence entre les sexes quitte à défaire nos familles, à mettre au monde nos enfants, quand nous y arrivons, et à les éduquer sans le refuge consolateur d'une quelconque transcendance, le droit au rire puéril et crétin des caricaturistes, le droit d'écrivains comme Michel Houellebecq à écrire des phrases aussi scandaleuses, élégantes et triviales que celle-ci : « Ma bite était au fond le seul de mes organes qui ne se soit jamais manifesté à ma conscience par le biais de la douleur, mais par celui de la jouissance. » Voilà ce que nous sommes, voilà la liberté magnifique, vertigineuse, désespérée et sale que nous avons à opposer à l'islam. Que ceux qui pensent que cette race d'hommes libres ne sait pas combattre pour défendre ce à quoi ils croient péniblement relisent l'éloge funèbre de Périclès pour les soldats tombés pendant la première année de la guerre du Péloponnèse.

La vérité, c'est que nous vivons à une époque d'abandon gigantesque de souveraineté de la part de l'Europe. Le romancier Michel Houellebecq est le prophète de cette époque. Le poète Michel Houellebecq, mettant de côté la satire pour un instant, nous suggère une porte de sortie : « Il y a eu des nuits où nous avons perdu jusqu'au sens du combat / nous frissonnions de peur, seuls dans la plaine immense, [...] Nous devions décider d'un autre angle d'attaque, / Décrocher vers le Bien / Je me souviens de nos pistolets tchécoslovaques, / Achetés pour presque rien. [...] Comme une croix plantée dans un sol desséché / J'ai tenu bon, mon frère ; / Comme une croix de fer aux deux bras écartés. » La poésie s'intitule *Le sens du combat*.

Michel Houellebecq (pseudonyme de Michel Thomas, choisi en hommage à sa grand-mère paternelle) est né à La Réunion en 1956. Parmi ses livres, *Les Particules élémentaires*, *Extension du domaine de la lutte*, *Plateforme*, *La Possibilité d'une île* (adapté par la suite à l'écran), *La Poursuite du bonheur*, *Ennemis publics* (avec Bernard-Henri Lévy). En 2010, il a remporté le Goncourt pour *La Carte et le territoire*. En 2001, il a été accusé de racisme pour une interview dans laquelle il avait déclaré que « la religion la plus con, c'est quand-même l'islam ».

Mais défendre nos valeurs signifie défendre notre droit à la mélancolie, au sexe, au sourire dans un monde déserté par Dieu.